TEMPERATURE

Du 13 février 1900.

Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens. No 142 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	54	12
Midi.....	58	14
3 P. M.....	60	16
6 P. M.....	58	14

Bureau météorologique.

Washington, 13 février — Indications pour la Louisiane — Temps—couvert et plus chaud mercredi: pluie jeudi; vents d'est à sud-est.

LE CANAL
Du Nicaragua.

Il se passe d'assez tristes choses au Congrès de Washington, comme dans toutes les assemblées parlementaires, du reste; mais il s'y discute aussi de bien intéressantes questions, celle, par exemple, de la question du Canal du Nicaragua. L'affaire est assez importante pour passionner les esprits, car il s'agit de la liberté des mers, et surtout, de la liberté du commerce sur les deux océans et dans les deux hémisphères.

On sait qu'un traité a été conclu entre la Grande Bretagne et les Etats-Unis à propos de ce canal. D'après les termes du traité, le canal doit être neutre. Tous les partis sont d'accord sur ces deux points: 1o Construction du canal; 2o Sa neutralité.

Mais dans quelles conditions le livrera-t-on au monde commercial, soit pour la traversée du Pacifique à l'Atlantique, soit pour la traversée de l'Atlantique au Pacifique?

C'est ici que les avis sont partagés. Les uns voudraient que les deux extrémités du Canal fussent fortifiées, pour en assurer la neutralité; les autres demandent qu'on laisse l'entrée parfaitement libre, et que l'on n'élève de fortifications nulle part, ni sur les rives de l'Atlantique, ni sur celles du Pacifique, et ces derniers semblent avoir raison. A quoi bon, disent ils, des travaux qui seront effroyablement coûteux et ne seront d'aucun rapport?

Ils auront pour premier résultat d'exciter les méfiances des nations étrangères et de les engager à doubler la puissance de leur marine, ce qui forcera les Etats-Unis à les suivre dans cette voie funeste.

Ici, on soulève une objection au système qui ne veut de fortifications, ni aux extrémités du canal, ni dans les stations de l'intérieur. On dit: "Voyez l'Angleterre. Ce n'est pas elle qui a creusé le canal de Suez, et cependant elle s'en est rendue maîtresse."—Cela est vrai; mais comment a-t-elle atteint ce but? par la supériorité écrasante de sa flotte, qui domine du côté de la Méditerranée, grâce aux stations établies à Gibraltar, à Malte, à Chypre, et de l'autre côté par la Mer Rouge et par Aden, etc.

Là est le nœud de la question. Que les grandes puissances, telles que la France, la Russie, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, etc., possèdent des marines qui puissent contrebalancer celle de la Grande-Bretagne et le contrôle, dont on se paint si amèrement, cessera immédiatement.

Il en est de même pour le canal de Nicaragua dont il est question en ce moment. Toutes les fortifications que l'on projette n'empêcheront pas la puissance maritime la plus forte, d'y exercer une influence prépondérante, malgré les travaux coûteux, ruineux mêmes, que l'on y aura opérés.

C'est là, croyons-nous qu'est la vérité. Construisons le canal, comme on se propose de le faire. Assurons-en la neutralité et laissons les nationalités diverses faire le reste. Il ne tient qu'aux Etats-Unis d'avoir une flotte suffisante pour imposer le respect aux autres puissances et conserver tout le contrôle du canal qu'ils auront construit.

L'Insurrection Colombienne.

Presse Associée.

Kingston, Jamaïque, 13 février —Le vapeur anglais Tagus, qui arrive de Colon, annonce qu'il y a eu de sérieux combats la semaine dernière autour de Baranquilla, pendant que les insurgés pressaient Carthagène dans le but de couper les communications avec Bogota.

Rodriguez s'est, ajoute-t-on, échappé d'Appin avec deux cents camarades prisonniers, et il possède une grande quantité d'armes.

LA CRISE DU PAPIER

Nous sommes, paraît-il, à la veille de manquer de papier.

C'est un journal de Paris, qui le premier, il y a quelques semaines, poussa le cri d'alarme —*vox clamans in deserto*. Mais la thèse a été reprise par la presse spéciale, en Amérique, en Allemagne, en Suède, au Canada, en Angleterre surtout, et une enquête a été ouverte par *Paper and Pulp*—dont les conclusions sont bien ce qu'on peut imaginer de plus pessimiste.

Nous allons manquer de papier: pour peu que les choses continuent à aller du même train, avant la clôture de l'Exposition, les imprimeurs n'en auront plus une seule feuille à se mettre sous le rouleau.

Ce n'est rien moins qu'une catastrophe qui plane au-dessus de nos têtes inconscientes. Il n'y a, pour s'en rendre compte, qu'à réfléchir à la fabuleuse importance du rôle joué par le papier dans nos civilisations modernes, dont il symbolise si bien l'âme frivole, faite de souplesse et de froufrou, d'éclat et de fragilité. Songez seulement que, si le papier n'existait plus, c'en serait fini des imprimeries, des bibliothèques, des livres, des journaux, des billets de banque et des billets à ordres, des chèques et des titres de rente, des valeurs de bourse et des contrats généralement quelconques. La littérature et la science redeviendraient choses cabalistiques, à la disposition exclusive d'une élite d'invités, relevant de la tradition orale et des mystères d'Isis. Le crédit mourrait, faute d'un signe palpable et visible. La poste n'aurait plus de raison d'être. Le télégraphe ne laisserait plus de trace. On ne pourrait plus échanger de confidences, donner des leçons, des consignes ou des ordres, apprendre des nouvelles qu'en tête-à-tête.... Si bien (ou si mal) que, réduites à la portion congrue, les relations sociales rétrograderaient en barbarie. La politique elle-même en serait révolutionnée, puisqu'il nous faudrait faire notre deuil du suffrage universel, auquel il ne resterait plus, en guise de bulletins de vote et d'affiches électorales, que les coquilles d'huitres des Athéniens du temps d'Aristide.

Nous n'en sommes pas encore tout à fait là, mais, à dire de connaisseurs, il ne s'en faudrait guère.

Déjà, les fabricants de papier ont une peine infinie à faire face aux commandes, et la disette du marché tend à s'aggraver de jour en jour.

N'en accusez que cette malheureuse guerre du Transvaal, qui menace de bouleverser de fond en comble les conditions économiques de l'univers. Voyez pourtant quelle étroite solidarité unit et enchevêtre les intérêts des divers peuples modernes! Parce que John Bull et l'oncle Paul ont une querelle qu'ils vident à coups de fusil, à l'autre bout du monde, parce que, dans le fin fond de l'Afrique australe, la parole est à la lyddite et à la poudre sans fumée, les mineurs de la Loire, dont les salaires fléchissent par contre-coup, s'étaient mis en grève: voici maintenant que toutes les industries qui vivent du papier — ce pain de l'intelligence, devenu presque au même titre que l'autre, une marchandise de première nécessité—vont se trouver compromises à leur tour.

C'est que partout, en Amérique comme en Europe, mais surtout, cela va de soi, en Angleterre et dans les colonies anglaises, où la clientèle, habituée à être copieusement servie, est plutôt exigeante, il a fallu, pour satisfaire la curiosité publique et donner pâture aux inquiétudes des innombrables familles qui ont des leurs *in the front*, augmenter le tirage des journaux dans une proportion inouïe. Depuis l'affaire Dreyfus, qui avait déjà préparé la débâcle, on n'avait pas vu pareille orgie de papier noirci. Il n'est pas une feuille de chou qui ne se soit payée le luxe des éditions multiples, et dont la circulation ne se soit accrue, depuis trois mois, de 25, 30, 50 pour 100, parfois même de 80 ou 100 pour cent. Tel journal de Londres, par exemple, qui ne compte même pas parmi les quatre ou cinq premiers, a vu son tirage quotidien s'élever de 650,000 numéros [huit pages] à 1,052,000, et le chiffre global de sa vente, pendant le seul mois de novembre, a dépassé 27,300,000!

Et, loin de se ralentir, ce mouvement ne fait que s'accentuer sans cesse.... Les fabricants ne peuvent plus suffire, quel que soit le prix que leur offrent les consommateurs aux abois.

C'est que, par une désastreuse coïncidence, les moyens matériels leur font défaut, juste au moment où, pour les raisons que je viens d'exposer, ils auraient besoin d'avoir des ressources plus considérables et de plus franches coudées.

Tout d'abord, l'effroyable sécheresse de l'été dernier, qui a particulièrement sévi sur la Norvège, les Etats-Unis et le Canada, a provoqué le chômage d'un grand nombre des usines hydrauliques qui fournissent la plus forte quantité de pâte de bois. L'Amérique du Nord, par exemple, a dû suspendre complètement ses exportations. Or si, pour faire un civet, il faut un lièvre, pour faire des journaux, il faut du bois "pulpé". Il y a bel âge, en effet, que le chiffon légendaire, base du papier "pur fil" de nos aïeux, est relégué aux antiquailles. Ce sont les forêts qui défrayent aujourd'hui l'imprimerie, de telle sorte qu'un numéro du *Figaro* comme celui-ci représente quelques stères, qui s'en vont en feuilles volantes au lieu de s'en aller en fumée.

D'où cette conséquence que, si le bois vient à manquer, ou si, faute de force motrice (ce qui revient au même), on ne peut plus lui donner la préparation requise, l'industrie du papier et toutes les industries qui en dépendent, jusques et y compris la la politique et la littérature, tombent dans le marasme.

On pourrait, il est vrai, substituer la vapeur à la force hydraulique. En théorie, c'est parfait, mais, dans la pratique commerciale, il n'en va plus de même. On ne transforme pas une usine du jour au lendemain, surtout pour y introduire un mode d'exploitation plus coûteux que l'ancien. Car vous pensez bien que si, pour la fabrication de la pâte à papier, l'on préfère en général la force hydraulique à la vapeur, c'est qu'on a pour cela de bonnes raisons, qui sont des raisons d'économie. Mais, pardessus le marché, il y a en ce moment, toujours à la suite du bouleversement déterminé par la guerre du Transvaal, une crise de charbon, parallèle et concomitante à la crise du papier—qu'elle aggrave.

Songez que le prix du charbon est majoré déjà de près de 50 pour 100, et que nous ne sommes pas au bout! Voilà, m'est avis, de quoi déranger les plus habiles calculs! Je sais, par exemple, une grande usine écossaise de papier qui est obligée de payer la tonne de charbon 2 shillings 6 pence de plus que le tarif ordinaire. On compte environ 4 tonnes de charbon pour faire une tonne de papier: cela fait donc rien que de ce chef, et toutes choses égales d'ailleurs, une augmentation de prix de 10 shillings [12 fr. 50] par tonne de papier.

Aucun industriel ne pourrait, à ce jeu-là, tenir longtemps le coup. Encore quelques mois de ce régime, et les pauvres noircisseurs de papier [dont j'ai l'honneur d'être], n'auront plus où mettre leur prose, qui, faute de débouchés, séchera piteusement, avec leur encre, au bec de leur plume inutile.

Est ce la faute de Krüger ou la faute de Chamberlain? *That is the question* — une "conestcheunne" dont la solution dépend des préjugés qu'on a et des points de vue où l'on se place. Toujours est-il que ce sont les papetiers, les imprimeurs, les éditeurs de journaux et les écrivains qui vont en pâtir.

Faudra-t-il donc imprimer les journaux, comme le proposait naguère je ne sais plus quel idéologue, sur de minces feuilles d'alluminium laminé, ou sur des pâtes alimentaires, comme qui dirait des crêpes, qui pourraient avoir été lues, servir à nourrir le pauvre monde, dont elles rempliraient l'estomac, après avoir illuminé le cerveau? Ou bien en viendrons-nous définitivemunt à la mode du journal parlé, avec accompagnement, au besoin, de projections lumineuses?

Car on ne peut admettre que, au seuil du vingtième siècle, pendant que, là bas, on se bat que le sang coule et qu'on fait de l'histoire, l'humanité puisse être sevrée de nouvelles.....

L'Impératrice Tsou-Hsi.

Un opéra comique assez en vogue dit que: "la Chine est un pays charmant". C'est vrai et ce n'est pas vrai. Il y a du pour et du contre. La Chine est un pays original, c'est certain. On dirait une planète superposée à notre planète.

La cour de Pékin est un lieu étrange et il y règne une étiquette tout à fait bizarre.

Ce n'est pas d'ailleurs ce que vous vous figurez.... C'est encore plus compliqué. On y fait moins de saluts (*Tchinn! tchinn!*) que vous ne le pensez, mais il faut près d'une journée pour traverser toutes les cours du palais et pénétrer dans les appartements impériaux.

L'impératrice actuelle, qui répond au doux nom de Tsou Hsi, est une fort belle personne, quoique pas jeune.

Elle a les yeux relevés à la chinoise — naturellement — le teint couleur de citron et un doux sourire qui inspire tout de suite une certaine défiance.

Cette auguste personne a eu une curieuse destinée. Quoique impératrice, elle n'a pas été bercée sur les genoux d'une princesse. Elle est fille d'un petit commerçant de Pékin qui était menacé de faillite lorsqu'elle lui suggéra l'idée de la vendre pour se recaler un peu.

Le tendre père accueillit cette idée avec enthousiasme.

A Pékin, cela se fait couramment. Lorsqu'on est gêné dans ses affaires, on vend sa fille. Le tout est de trouver un bon acheteur. Le marchand en question eut la main heureuse; il vendit la belle Tsou-Hsi à l'Empereur lui-même, qui en fit sa seconde femme.

Tsou-Hsi—Dieu vous bénisse!—vécut quelque temps en bons rapports apparents avec la première femme.... puis la supplanta si bien dans les bonnes grâces de l'Empereur, que lorsque ce dernier mourut, il désigna son fils pour lui succéder.

—En Chine, les Empereurs ont le droit de désigner leurs successeurs, qu'ils peuvent prendre même en dehors de leur famille.

La Vilocipédie.

Le fameux Jacquelin, qui espère reprendre cette année le rang qu'il occupait en 1898 parmi les coureurs, va partir prochainement pour l'Algérie où il commencera son entrainement.

Pour ses débuts, il lance un défi au coureur algérien Ehrmann pour un match à courir sur la piste de Mustapha, à partir du 15 février.

—Plusieurs coureurs américains ont l'intention de faire cette année un voyage autour du monde. Ils s'arrêteront d'abord à l'Exposition universelle. Tom Cooper et Earl Kiser iraient ensuite en Australie, de là en Californie; Mac Farland, Stevens, Harry, Elkes et Ross les y accompagneraient probablement. Major Taylor partirait pour l'Australie et y resterait jusqu'à l'année prochaine.

—Nous avons à enregistrer un nouveau et éclatant succès de la bicyclette Hurtu. C'est en effet avec une machine de cette marque que Contenait a été vainqueur, à Buenos-Ayres, dans le grand championnat de la république Argentine.

AMUSEMENTS.

CRESCENT THEATRE.

Hier, à 1 heure, avait lieu, au Crescent, une matinée qui avait attiré la foule. On y jouait "The Evil Eye", en français, "Le mauvais œil". Le parterre a applaudi tout le temps les acteurs avec enthousiasme.

Il en sera de même toute la semaine. Non seulement la troupe est excellente, mais la pièce est sympathique au public. Elle est avant tout, amusante et elle est appelée à faire de brillantes recettes, jusqu'à samedi soir.

THEATRE DE L'OPERA.

La représentation d'hier soir, avait vivement excité la curiosité publique. La troupe de M. Charley donnait la première de "Carmen", opera monté d'une façon tout-à-fait exceptionnelle, avec Mlle Clement, Mme Madier de Montjau, Mlle Jarrie et MM. Bonnard, Zery et Dambrine.

Nous connaissions la voix de Mlle Clément, nous connaissions sa valeur dramatique: elle a obtenu tout le succès que nous lui souhaitions. Mme de Montjau nous a donné une charmante Micaela. Mais c'est M. Bonnard qui nous a surtout étonné dans son rôle de Jose. Il y a fait preuve d'un véritable talent de comédien et, dans les scènes passionnées, il a déployé une très grande puissance dramatique. Le rôle de Don Jose rappelait de terribles souvenirs. M. Bonnard les réduits à neant.

Quant à M. Zery, il est devenu un de nos artistes favoris. C'est un excellent chanteur, en même temps qu'un très beau comédien. Le public lui a fait bisser son fameux air d'Escamillo.

En somme, très brillante représentation, qui promet, pour samedi prochain, une salle comble et enthousiaste. A Carmen, sera ajouté un grand ballet, sous la direction de M. Francioli, avec Mme de Consoli.

Dimanche, deux représentations de grand opera—en matinée, Rigoletto, avec un grand ballet; le soir, Salammbo, avec tout le personnel du grand répertoire.

THEATRE TULANE.

Nous avons déjà fait, ici, un éloge, et un éloge mérité, de la troupe qui est chargée d'interpréter "Oliver Goldsmith," pièce due à la plume d'un écrivain d'élite, d'un véritable lettré. Après une première audition, nous ne pouvons que répéter ce que nous avons dit. Nous ne sommes nullement étonné de voir la foule se presser aux représentations du Tulane, depuis dimanche. Elle ne fera qu'augmenter, durant la semaine. Des troupes de ce genre ne devraient pas être nomades. Elles ont assez de talent pour s'imposer au public, pendant toute une saison théâtrale.

GRAND OPERA HOUSE.

Nous ne pouvons qu'applaudir aux efforts couronnés de succès faits par la troupe Baldwin-Melville, pour accoutumer le public à des troupes permanentes, et surtout à la reproduction d'œuvres de premier ordre comme celles qu'elle nous a données depuis le commencement de la saison.

"The Shaughraun" est le couronnement de l'œuvre, et il faut féliciter MM. Farnum, Keogh et Mlle Lyon et autres, du talent dont ils font preuve dans chacun des drames qu'ils ont interprétés avec tant de succès.

MOTS POUR RIRE.

Le gamin de Pontbiquet montre une véritable passion pour les chevaux de bois.

—C'est de bon augure, a dit son père. Si plus tard il fait la guerre, il sera de première force sur les mouvements tournants.

Le ministre X.... rencontre un vieux camarade, quelque peu bohème, et lui reproche aimablement de se laisser perdre de vue.

—Pourquoi ne viens-tu pas me voir? Ce ne sont pas, je pense, les huissiers de mon antichambre qui t'intimident?

—Oh! non.... répond l'ami. J'en ai vu assez d'autres!

DEPECHES
Télégraphiques

INONDATIONS EN GEORGIE.

Presse Associée—

West Point, Georgie, 13 février —La riviere Chattahoochee a sortie de son lit et inonde la région environnante. A West Point les affaires sont pratiquement suspendues. Le centre de la ville sera sous l'eau cette nuit si la crue continue. Il y a cinq pieds d'eau à certains points du quartier des résidences, et plusieurs familles se sont installées chez des amis sur les collines voisines.

On fait usage de bateaux pour se rendre de la partie est à la partie ouest de la ville.

Sur le chemin de fer d'Atlanta et West Point qui forme le record entre le Southern et le Louisville et Nashville pour leur ligne directe de New York à la Nouvelle-Orléans un éboulement s'est produit à Louise, à vingt milles au nord, et aucun train n'est arrivé d'Atlanta et du nord depuis hier soir.

La compagnie de chemin de fer de la Vallée de Chattahoochie

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

54 Commencé le 13 décembre 1899

LE LYS D'OR

PAR LOUIS LETANG.

TROISIÈME PARTIE.

MARIE-MADELEINE.

III

CHARLOT-GARGUILLE TRAVAILLE POUR SON COMPTE.

(Suite.)

—Pah! Pah! fit le brigadier Baudrigen qui était Alsacien, fus barler drop, mon ami, et fus brenez drop des brégantions. Fallait apattre le caillard d'un bon coup de n'imborde quoi!.... abrès, et pen! après, on s'exblique....

—Vous avez raison, l'ancien, fit Latrude. J'aurais dû le défoncer en lui portant dans les côtes la poutre dont je le menaçais!...

—Foui!.... mon garçon!.... Foui!..... maintenant, il être drop dard...

—Ah! si je retrouve jamais la pareille!....

—On redrouve jamais la bareille.

—Savoir!

En attendant, expliqua le brigadier, il fallait passer la nuit sur les lieux. Au jour seulement, il serait possible de voir si le fugitif ne s'était pas tapi le long de quelque pignon ou de quelque angle de la toiture.

Il avait capturé jadis, comme ça, un fameux cambrioleur qui avait passé sept heures dans un conduit de cheminée. Il en sortit de lui-même, noir de suie, parce que l'on avait, par hasard, allumé du feu en bas.

Donc, il n'y avait qu'à attendre.

L'espoir était bien faible.

Il fallait s'en contenter.

Mais lorsque le jour parut, les toits furent vainement explorés dans un rayon d'une centaine de mètres.

Point d'Andrès.

Charlot Garguille, pour qui Latrude avait été chercher des vêtements, dut rentrer chez lui, battu, — sa morsure au bras le faisait beaucoup souffrir — et très mécontent de lui-même.

—Je ne suis qu'un écolier!... se répétait-il avec un dépit plein d'amertume. Ah! Charlot Garguille travaille pour son propre compte!.... Il est joli son travail!....

Une circonstance vint ajouter encore à sa confusion.

Il apprit dans la journée que la chambre à coucher de Mlle Désirée, dite Ocre-Rouge, rue des Dames, avait été saccagée pendant la nuit.

Le lit, les tentures, les fauteuils avaient été criblés de coups de couteau, lacérés déchiquetés, mis en lanière. Un homme dans un état de fureur incroyable avait assouvi sa rage destructive sur le mobilier.

Cet homme devait être blessé, car de nombreuses taches de sang se voyaient partout où il avait passé.

—Ce ne peut être que quelqu'un de la maison, disait la bonne qui couchait au cinquième, vu que toutes les portes ont été ouvertes avec leurs clés....

A n'en pas douter, ce quelqu'un de la maison était Andrès.

Andrès qui avait voulu se venger de la trahison de sa maîtresse.

Ah! la pauvre Ocre-Rouge l'avait échappé belle! Et elle avait eu bien raison d'insister pour que Charlot Garguille l'emmenât et la mit en sûreté.

Et il se disait, lui, Charlot, que l'idée qu'il eût fallu avoir, c'était celle là: Il fallait deviner que le misérable aurait avant tout l'impérieux besoin de se venger et qu'il accourerait fatalement au logis....

Mais non, l'idée n'avait pas jailli.... L'occasion de reprendre la lutte n'avait pas été soupçonnée....

Et le pauvre Charlot se jugeait très sévèrement tout petit garçon, et il se disait que l'art de se bien grimer n'est pas tout en matière de grande police ...

Mais comme la ténacité était sa qualité maîtresse, tout en se rabaissant, il rêvait d'éclatante revanche.

En attendant, il avait incontestablement la charge de veiller sur les jours de Mlle Désirée, qu'il avait entraînée dans la lutte, et il était trop consciencieux, trop loyal pour reculer devant cette charge.

Il installa l'ancien modèle dans un petit appartement auprès du sien et s'efforça de rassurer la pauvre créature par des histoires extraordinaires que, dans sa crédulité naïve, elle acceptait comme paroles d'Evangile.

IV

L'ÉVEIL DU LYS.

Cependant Claire de Bude continuait à prodiguer ses soins les plus intelligents et les plus dévoués à la chère petite Marie-Madeleine.

Pendant huit jours entiers, elle prit à peine le repos nécessaire et elle suivit le développement de la fièvre cérébrale avec une attention poussée à ses dernières limites, un souci minutieux des moindres symptômes.

Elle trouvait dans l'accomplissement de sa tâche, si noblement et si simplement acceptée, une haute satisfaction de l'âme.

Rare et inaccessible au vulgaire, ce sentiment de plénitude dans le sacrifice, cette conviction intime d'aller par-delà le devoir, de dépasser les bornes de la générosité humaine.

Claire de Bude, dont toute la vie n'avait été qu'une longue abnégation, était mieux préparée que personne à ce sublime effort d'une ame d'élite; néanmoins, dans les premiers moments, il y eut en elle une sourde protestation qui se réduisit rapidement à une sorte d'amertume flottante. Ecume légère qui se dissipa bientôt.

Et puis, l'enfant était si touchante et si belle!

La maladie respectait l'admirable pureté de son visage et le lys couché gardait toute sa grâce séduisante.

Pitié, admiration, conscience du devoir, esprit de sacrifice, tous ces sentiments se fondirent ensemble et il se forma dans le cœur martyrisé de Claire de Bude, pour Marie-Madeleine, une affection très calme et douce, une tendresse de grande sœur indulgente et généreuse, qui prit, en raison de l'extrême faiblesse de l'enfant, un caractère presque maternel.

Pendant huit grands jours, la malade fut consumée par l'ardeur de la fièvre.

Elle se débattait dans des transports violents et à chaque instant l'on pouvait craindre que son être si frêle ne vînt à se briser.

De ses mains savantes, Claire écartait le danger.

Quand elle se trouvait seule au chevet de Marie-Madeleine et que la jeune malade en proie au délire appelait de sa voix chantante que la fièvre altérait étrangement et faisait sifflante et rauque, celui qui était le dieu évocateur de cette âme endormie: "—Lucien!... Lucien!...." l'héroïque doctoresse pâlissait soudain et des larmes montaient à ses yeux.

Mais ce n'était qu'une faiblesse passagère et Claire reprenait bientôt toute sa sérénité.

Ces crises de la jeune malade se produisaient fréquemment, et toujours, toujours après des divagations enfantines, revenait à l'éternel sujet, toujours le nom de Lucien jaillissait de ses lèvres brûlantes.

En mots confus, heurtés, l'enfant redisait toute l'idylle dans la forêt, et ces choses imprecis bégayantes, si jolies lorsqu'elles avaient été dites pour la première fois, prenaient dans ces évocations un caractère lamentable.

Ailes de papillons, pétales de fleurs brisées par la tempête!

—Pourquoi que tu pleures? Pleure plus, je te donnerai une gerbe de fleurs!....

Pourquoi embrasses-tu ce papier?..... Hein?.... Dis?.... Parce que c'est une personne que tu aimes qui a écrit cela? Apprends-moi à écrire!.... Je veux.... Je te prie. — Quand je t'écrirai tu embrasseras ma lettre aussi, pas?....

Dis, est ce bien de l'aimer plus que maman, plus que le bon Dieu?....

Et soudain, avec un accent de terreur indicible:

—Il me renvoie!.... Il me renvoie!..... Non je ne veux pas.... je ne veux pas m'en aller.... — Revenir..... Revenir tout de suite.

Et des appels, des appels déchirants....

—Lucien!..... Lucien!... Oh! j'ai mal!.... j'ai mal!...

Claire renouvelait alors la provision de glace sur le front de l'enfant délirante, et doucement, introduisait entre ses lèvres brûlées quelques gouttes d'une boisson calmante.

Et ce fut ainsi pendant toute une semaine.

A un moment, Claire eut p